

CRITIQUE, festival. TORRE DEL LAGO, 71e Festival Puccini (Amphithéâtre de plein air), le 23 août 2025. PUCCINI : Madama Butterfly. V. Sepe, V. Costanzo, C. Mogini... Manu Lalli / Francesco Ivan Ciampi

La mise en scène 2025 de *Madama Butterfly* au Festival Puccini de Torre del Lago a présenté une interprétation moderne de l'opéra de Giacomo Puccini, le présentant comme une méditation sur la domination masculine et la vulnérabilité des femmes dans les structures patriarcales. La soprano napolitaine très demandée Valeria Sepe a remplacé au dernier moment Maria Agresta, initialement prévue. Elle a été éblouissante dans les exigences du rôle déchirant de Puccini, maîtrisant la partition avec une profondeur émotionnelle et une assurance technique, dotée d'une voix lustrée, capturant l'espoir juvénile, la dévotion et le désespoir ultime de Butterfly.

Valeria Sepe a été constamment passionnante, répondant aux formidables exigences de Puccini avec une sensibilité dramatique. La soprano a fait preuve d'une souplesse vocale et d'un contrôle envoûtants, que ce soit dans un excitant « *Un*

Bel Di Vedremo » ou la puissance dramatique de « *E Questo? Egli Potrà Pure Scordare?* » : l'*aria* a conservé son impact, même si le public avait déjà vu l'enfant. Son timbre clair et sa pureté lyrique, combinés à une forte projection, ont fait d'elle une Cio-Cio-San délicieuse et redoutable.

Pinkerton, incarné par **Vincenzo Costanzo**, alliait un charisme scénique irrésistible à un ténor doré, le rendant captivant tant vocalement que dramatiquement. Il est apparu dans un uniforme naval américain sombre historiquement exact plutôt que dans un costume blanc conventionnel, et a chanté magnifiquement avec un ténor solaire totalement envoûtant. Sa présence scénique confiante et fanfaronne, combinée à une volonté d'enlever sa chemise pendant la séduction de la jeune Cio-Cio-San à l'Acte I, a souligné à la fois le déséquilibre de pouvoir sexualisé au cœur du récit et l'exploration par l'opéra du désir et de la domination.

Dans un choix de distribution plutôt luxueux, le fin baryton **Luca Micheletti** (Sharpless) a ajouté de la dignité et a chanté avec aisance et raffinement. Le personnage de Goro, doté d'une caractérisation parfaitement répugnante, était tenu par **Nicola Pamio**, et Yamadori, l'amoureux éconduit, était interprété par **Manuel Pierattelli**, complétant ainsi une distribution solide. Toujours centrale dans le succès d'une production de *Butterfly*, la Suzuki de **Chiara Mogini** a offert chaleur et contrepoint, en servante sensée et dévouée. La jeune mezzo-soprano a chanté avec assurance. Enfin, **Kate Pinkerton**, jouée par **Francesca Paoletti**, a efficacement communiqué la critique plus large de la production concernant la subordination féminine.

Francesco Ivan Ciampi, en remplacement d'Antonino Fogliani, a dirigé avec clarté et sensibilité. Il a superbement mis en lumière l'orientalisme de la partition de Puccini et a travaillé en tenant compte des chanteurs.

Installée dans l'emblématique amphithéâtre en plein air du

festival sur les rives du lac Massaciuccoli, la production a démontré la rigueur conceptuelle de la metteuse en scène, scénographe et costumière **Manu Lalli**, qui a façonné tous les aspects visuels et dramatiques de la mise en scène. Le travail de Lalli s'est avéré minimaliste : plutôt que de tenter de présenter la culture japonaise de manière authentique, elle a utilisé une chorégraphie et des décors stylisés pour l'évoquer. Les femmes étaient vêtues de nuances de rouge et de noir, symboliques à la fois de la passion et de l'emprisonnement. Le décor était très conceptuel : il n'y avait pas de maison réelle avec des murs de papier. Le premier acte comportait plutôt un grand portail japonais Torii. Celui-ci a été retiré après l'entracte alors que l'opéra se transforme en tragédie déchirante. Cependant, cela ne constituait pas une dramaturgie parallèle à la propre narration de Puccini, comme c'est l'obsession de tant de metteurs en scène.

À ce stade, le décor s'était transformé en une scène hivernale alors que Cio-Cio-San regardait les saisons passer. Le choix de ne pas avoir de maison a rendu certaines références textuelles au bâtiment illogiques, et la célèbre scène du fredonnement, traditionnellement mise en scène avec Cio-Cio-San, Suzuki et le petit garçon faisant des trous dans le papier pour guetter Pinkerton, a perdu son impact dramatique conventionnel. Au lieu de cela, les trois étaient placés au centre de la scène avec le chœur apparaissant en arrière-plan. Le choc des cultures était principalement signalé par les officiels du mariage en tenue occidentale formelle, et par les tentatives mélancoliques de Cio-Cio-San d'assumer le rôle d'une « vraie » épouse américaine, ce qui soulignait les thèmes de l'opéra sur le déplacement culturel et l'impossibilité de l'assimilation. De petites touches ont bien fonctionné, comme Cio-Cio-San se brûlant les doigts en essayant d'allumer une cigarette pour Sharpless.

Crucialement, la production a souligné le détachement et

l'indifférence morale de Pinkerton. Dans le choix de mise en scène le plus provocateur, il est apparu avant le suicide de Cio-Cio-San, tenant un bouquet de fleurs et regardant passivement. Cela pouvait suggérer que, malgré ses protestations passionnées de culpabilité et de désespoir, sa mort était « appropriée » à ses yeux. Ce tableau le dépeignait presque comme un spectateur d'un « théâtre oriental » ritualisé et stylisé, un autre spectacle à observer avant de retourner aux États-Unis avec sa femme occidentale idéale. De plus, la participation de Kate Pinkerton à la chorégraphie féminine finale, et le port d'un costume qui, bien qu'occidental, correspondait aux teintes japonaises, suggéraient l'idée que même l'épouse ostensiblement américaine est piégée dans ce système.

D'autres choix de mise en scène, comme la révélation du fils de Cio-Cio-San avant le dénouement final avec Sharpless, ont déplacé l'accent narratif de la tragédie personnelle de Butterfly vers un commentaire plus large sur l'irresponsabilité masculine. Pourtant, Lalli a maintenu l'engagement émotionnel grâce à une narration visuelle intelligente : l'interaction ludique de Suzuki et de l'enfant avec des bateaux en papier origami, se terminant par Suzuki froissant le papier avec dégoût face à la trahison de Pinkerton, symbolisait l'innocence détruite par l'exploitation masculine. Si la Madame Butterfly de Lalli pourrait ne pas satisfaire les puristes cherchant une production fidèle à l'époque, elle a réussi à offrir une perspective moderne sur le genre, le pouvoir et la responsabilité morale. À travers des motifs visuels symboliques, une chorégraphie stylisée et de fortes performances vocales sous la direction de Fogliani, la mise en scène a invité le public à reconsidérer l'œuvre de Puccini à travers un regard contemporain, mettant en lumière le détachement de l'autorité masculine, la vulnérabilité des femmes et les dissonances culturelles au cœur de l'opéra.

Le Festival Puccini 2025 se poursuit jusqu'au 6 septembre,

avec un programme qui inclut *Tosca*, *Madame Butterfly*, *Manon Lescaut*, *La Bohème*, *Suor Angelica*, et une variété de concerts et d'événements spéciaux. La combinaison du cadre iconique, de l'architecture dramatique et de la beauté naturelle du lac Massaciuccoli continue de faire de Torre del Lago un lieu unique dans le calendrier estivalo-lyrique !

Pour plus de détails sur le programme complet et les billets :
Tél. (+39) 0584 359322
E-mail : ticketoffice@puccinifestival.it

CRITIQUE, festival. TORRE DEL LAGO, 71e Festival Puccini (Amphithéâtre de plein air), le 22 août 2025. PUCCINI : Turandot. C. A. Mills, Y. Eyvazof, C. Lopez Moreno... Alfonso Signorini / Renato

PaLumbo

La mise en scène de *Turandot* au Festival Puccini 2025 à Torre del Lago a proposé une interprétation traditionnelle et à grande échelle de la dernière œuvre inachevée du compositeur toscan, tirant le meilleur parti de son cadre lacustre spectaculaire. Peu de salles d'opéra peuvent rivaliser avec l'impact visuel de cet Amphithéâtre de plein air en bordure du Lac Massaciuccoli, avec vue sur la villa de Puccini, et la toile de fond naturelle reste partie intégrante de l'expérience...

Le metteur en scène **Alfonso Signorini** a présenté une production fermement ancrée dans la tradition. Cette reprise de sa fastueuse mise en scène de 2017 évite les réinterprétations modernistes pour une vision traditionnelle qui se complait dans le fantasme orientaliste de Puccini, évoquant une Chine imaginaire de spectacle et d'opulence. Les couleurs vives dominant, avec des reflets dorés et des surfaces laquées rouge brillant sur le décor obscur, tandis que des motifs ornementaux et des scènes au clair de lune fournissent une toile de fond atmosphérique au drame.

L'immense scène exige des décors monumentaux, créés par **Carla Tolomeo**, avec des costumes fantastiques conçus par **Fausto Puglisi**, et un éclairage dramatique de **Valerio Alfieri**. Tout cela évoquait le fantasme orientaliste familier depuis la création de l'opéra en 1926. Il n'y eut aucune tentative de questionner ou d'atténuer la vision exotisée de la Chine par Puccini pour le public moderne. Si certains peuvent trouver cette approche en décalage avec les sensibilités contemporaines, elle a offert une esthétique visuelle cohérente et une focalisation claire sur la musique.

En effet, le manque apparent de considération pour les sensibilités modernes fut peut-être plus évident dans la présentation du trio comique Ping, Pang et Pong. Leurs gestes élaborés et leur jeu de pieds délibérément stylisé « à la chinoise » penchaient vers la caricature, soulignant combien cette mise en scène restait fermement ancrée dans les traditions lyriques d'une époque révolue. Que cela soit vu comme une couleur théâtrale ou un anachronisme culturel dépendra du point de vue de chacun, mais cela a souligné l'engagement de la production envers le spectacle plutôt que la réinterprétation.

Musicalement, la soirée fut impressionnante. Sous la direction de **Renato Palumbo**, l'**Orchestre du Festival Puccini** a joué avec précision et une riche palette de couleurs. Les cuivres et les percussions ont donné à la scène des énigmes une touche menaçante, tandis que l'Acte III s'ouvrit sur une palette plus retenue, les cordes produisant un frisson glacé avant le chœur de l'aube. La sonorité peut varier dans l'auditorium en plein air : près de la scène, les détails et l'immédiateté dominant ; plus loin, les textures se fondent en un ensemble plus atmosphérique, parfois au détriment de la clarté.

La soprano américaine **Courtney Ann Mills** a donné une performance magistrale en Turandot. Vocalement sûre et dramatiquement concentrée, elle a projeté l'autorité glaciale de la princesse à l'Acte II, son registre supérieur résonnant d'un éclat métallique, tout en permettant à son timbre de s'adoucir au fil de l'opéra. Le défi de rendre convaincante la transformation de vengeuse impitoyable à amoureuse passionnée est bien connu, mais Signorini a introduit deux éléments visuels frappants qui lui ont conféré une certaine plausibilité. Pendant la fameuse *aria* de Calaf « *Nessun dorma* », Mills est apparue en hauteur sur les murs du Palais Interdit tandis que **Yusif Eyvazov** chantait en contrebass, un tableau qui accentuait le gouffre entre eux tout en suggérant la première faille dans ses défenses. Plus tard, le geste de

Turandot plaçant sa propre couronne sur le corps de Liù après la mort de l'esclave offrit un moment de remords qui approfondit son humanité sans s'écarter de la mise en scène traditionnelle. Eyvazov a apporté endurance et poids vocal à Calaf, maintenant le contrôle et un timbre rond tout au long de ce rôle exigeant. Son « *Nessun dorma* » fut interprété avec une phrasé sûr et des aigus inébranlables, lui valant les inévitables et prolongés applaudissements.

En Liù, **Carolina López Moreno** a chanté avec une chaleur expressive et une élégance lyrique qui ont donné à ses deux principaux arias un impact émotionnel. La soprano boliviano-albanaise, née et élevée en Allemagne, a offert le plus beau chant de la soirée qui s'est pleinement exprimé dans son magnifique aria où elle se sacrifie pour Calaf. Il y eut une grande délicatesse dans ses scènes avec **Andrea Vittorio De Campo**, qui a campé un Timur riche et sonore. Les ministres quasi-comiques Ping, Pang et Pong étaient interprétés par **Stefano Marchisio**, **Andrea Tanzillo** et **Tiziano Barontini**, avec un jeu d'ensemble bien équilibré, particulièrement dans leur scène réflexive de l'Acte II. Ils ont chanté avec individualité mais ont aussi formé un mini-chœur en trio. Ils ont réussi à jongler entre l'humour et l'horreur de leurs personnages.

La réaction du public fut chaleureusement enthousiaste pour tous les chanteurs principaux, avec des applaudissements prolongés après chaque aria majeur et pendant les saluts. Mills en particulier a semblé savourer l'ovation, ses saluts confiants confirmant une artiste à l'aise tant avec son rôle qu'avec le cadre. Les représentations du festival commencent généralement après que la chaleur de la journée s'est dissipée, ce qui signifie que de nombreux spectacles se poursuivent bien après minuit, ajoutant à la sensation de l'opéra comme une expérience nocturne et immersive.

Pour plus de détails sur le programme complet et les billets :
Tél. (+39) 0584 359322
E-mail : ticketoffice@puccinifestival.it
www.puccinifestival.it

CRITIQUE, festival. SAINTE-HERMINE, 14e Festival « Dans les Jardins de William Christie » (cinéma de Sainte-Hermine), le 25 août 2025. HANDEL : Ariodante (un film de Frédéric Savoir à partir d'un concert capté en live à la Philharmonie de Paris)

Le film *Ariodante* (opéra de G. F. Haendel), réalisé par Frédéric Savoir et produit par Lucy Allwood et Frédéric Savoir en co-production avec *Les Arts Florissants*, a été projeté en exclusivité au Cinéma *Le Tigrede* Sainte-Hermine ce mardi 25

août 2025. Cette séance s'inscrivait dans le cadre du 14e festival « *Dans les Jardins de William Christie* », offrant ainsi une prolongation artistique à l'expérience festivalière. Le film avait préalablement été présenté en première mondiale au Grand Rex de Paris le 30 juin 2025, marquant un événement culturel majeur pour les amateurs d'opéra et de baroque.



Ce projet est né de la collaboration entre **Les Arts Florissants**, dirigés par le légendaire **William Christie**, et l'équipe de Frédéric Savoir. Le tournage a eu lieu lors d'un concert *live* à la **Philharmonie de Paris**, capturant ainsi l'énergie et l'émotion d'une représentation unique. *Ariodante* de Haendel est souvent considéré comme l'un des chefs-d'œuvre absolus du répertoire baroque. Son intrigue, tirée d'un épisode du *Roland furieux* de l'*Arioste*, mêle passion amoureuse,

trahison, injustice et désespoir, pour finalement culminer en un *happy end* typiquement hollywoodien. La production des Arts Florissants, sous la direction musicale de **William Christie** et la mise en espace de **Nicolas Briançon**, souligne la richesse dramatique et la beauté mélodique de cette œuvre. La mise en scène de Nicolas Briançon, bien que semi-scénique, offre une expérience théâtrale dynamique et immersive. Capturée en *live*, elle conserve une énergie scénique remarquable tout en exploitant les avantages du médium cinématographique. Les choix de mise en espace permettent de mettre en valeur les interactions entre les personnages et la musique, créant un équilibre parfait entre performance vocale et expression dramatique. Le réalisateur **Frédéric Savoir** a su ici révolutionner la captation d'opéra en utilisant une approche

« miroir » qui place le spectateur au cœur de l'action. Contrairement aux films d'opéra traditionnels, qui suivent souvent une narration linéaire, Savoir privilégie des plans continus et des angles variés (en contre-plongée, en surplomb, etc.) pour créer une expérience sensorielle totale.

Sous la baguette experte de **William Christie**, l'Orchestre des **Arts Florissants** livre une performance vibrante et nuancée, restituant toute la splendeur de la partition de Haendel. William Christie dirige avec une énergie et une précision qui soulignent à la fois la grandeur des chœurs et la délicatesse des airs les plus intimes. L'orchestre, parfaitement synchronisé avec les chanteurs, fait ressortir les couleurs et les émotions de la musique, créant une expérience acoustique immersive. La qualité sonore du film, reproduite avec une harmonie exceptionnelle, permet d'apprécier chaque détail instrumental comme si l'on était assis au cœur de la Philharmonie de Paris.



Lea Desandre incarne le rôle-titre avec une puissance vocale et émotionnelle rare. Son interprétation d'Ariodante, guerrier

épris de Ginevra, est tout simplement renversante. Elle maîtrise avec agilité les coloratures exigeantes de Haendel, tout en exprimant avec une profondeur touchante les doutes et les souffrances de son personnage. Son air *Scherza infida*, moment clé de l'opéra, est livré avec une intensité poignante qui captive immédiatement le public. De son côté, **Ana Maria Labin** incarne Ginevra, princesse d'Écosse, avec une délicatesse et une force vocale remarquables. Son timbre cristallin et son expressivité dramatique font de son personnage une héroïne à la fois fragile et déterminée. Son air *Il mio crudel martoro* est un moment d'émotion pure, où la soprano exprime avec une justesse bouleversante le désespoir de Ginevra face à l'injustice dont elle est victime. **Ana Vieira Leite** incarne Dalinda, suivante de Ginevra, avec une agilité vocale et une présence scénique captivantes. Son personnage, à la fois complice et victime des machinations de Polinesso, est interprété avec une nuance et une sensibilité qui enrichissent considérablement la trame dramatique. Son air *Se tanto piace al cor* est livré avec une grâce et une virtuosité qui soulignent parfaitement le style baroque.

Hugh Cutting, dans le rôle du machiavélique Polinesso, duc d'Albany, offre une performance captivante et diaboliquement séduisante. Son contre-ténor, à la fois puissant et agile, incarne à merveille la duplicité et l'ambition du personnage. Son air *Dover, giustizia, amor* est un moment d'anthologie, où Cutting déploie une énergie scénique et vocale qui fait de lui un antagoniste inoubliable. **Renato Dolcini** incarne le Roi d'Écosse avec une autorité vocale et une présence majestueuse. Sa voix de baryton-basse apporte une profondeur et une gravité bienvenues dans les moments clés de l'intrigue. Son interprétation souligne la noblesse et la compassion du personnage, notamment dans ses interactions avec Ginevra et Ariodante. **Krešimir Špicer** interprète Lurcanio, frère d'Ariodante, avec une vigueur et une passion remarquables. Son ténor puissant et expressif apporte une énergie juvénile et déterminée à la production. Son air *Il tuo sangue* est livré

avec une intensité dramatique qui renforce la tension de l'intrigue. Enfin, **Moritz Kallenberg** incarne Odoardo, compagnon du roi, avec une élégance vocale et une présence discrète mais efficace. Bien que son rôle soit secondaire, sa performance ajoute une touche de raffinement à l'ensemble de la distribution.

Pour ceux qui auraient manqué cette projection, le film continue sa tournée dans plusieurs cinémas en France et aux Pays-Bas jusqu'en novembre 2025. Une occasion et une expérience à ne pas laisser passer !



CRITIQUE, festival. SAINTE-HERMINE, 14e Festival « Dans les Jardins de William Christie » (cinéma de Sainte-Hermine), le 25 août 2025. HANDEL : Ariodante (un film de Frédéric Savoir à partir d'un concert capté en live à la Philharmonie de Paris. Photo (c) Droits réservés

Plus de détails sur le programme complet et les billets [en cliquant ici !](#)

CRITIQUE, festival. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé (Centre Joël Le Theule), le 22 août 2025. « Bach dans tous ses états ». Concertos pour 2, 3, 4 claviers... Violaine Cochard, Bertrand Cuiller, Olivier Fortin, Jean-Luc Ho, clavecins. Le Caravensérail

Bach / Vivaldi : l'équation vaut emblème de la musique baroque la plus géniale. A la fois expérimentale et d'une poésie

visionnaire. Avec pour argument majeur, la conclusion et l'œuvre clé du programme défendu par Le Caravensérail (et les 4 solistes requis pour la réaliser) : le Concerto pour 4 clavecins BWV 1065 (joué en fin de concert et même bissé). Ce sommet absolu qui fond l'architecture polyphonique à une vision aussi vertigineuse que lumineuse, est un arrangement réalisé par Bach en 1735, du Concerto pour 4 violons et violoncelle en si mineur RV 580, faisant partie des 12 concertos de *L'Estro armonico* opus 3 (*L'Invention Harmonique*) de Vivaldi [1711].

Le premier concert auquel nous assistions posait d'emblée le même constat : il existe bien une continuité de Vivaldi à Bach, le premier offrant par son inépuisable verve inventive et poétique, une source particulièrement inspirante pour le second. [LIRE notre CRITIQUE, du concert de la veille. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé \(Centre Joël Letheule\), le 21 août 2025. VIVALDI : Stabat Mater, In furore... Carlo Vistoli](#) (contre-ténor), Les Accents, Thibault Noally [direction]

Le programme de ce soir le démontre encore, soulignant chez Bach, outre sa grande sensibilité poétique et spirituelle, son génie d'architecte ; la construction, l'art des combinaisons, le jeu du contrepont édifient une surenchère virtuose à travers la présence et le dialogue entre les 4 clavecinistes ; **Bertrand Cuiller** au clavecin [seul dans le Concerto en la majeur BWV 1055] invite à le rejoindre 3 autres confrères et

consœur : **Jean-Luc Ho, Violaine Cochard et Olivier Fortin** dans plusieurs Concertos à l'écriture ébouriffante, vrai défi pour les claviéristes, en mise en place et en synchronicité : le Concerto pour 2 clavecins BWV 1062 ; les 2 Concertos pour 3 clavecins [BWV 1063 ET 1064].

La saisissante agilité des 4 solistes, leur connivence se réalisent en particulier dans la transcription inédite du 3ème Concerto Brandebourgeois BWV 1048, conçue par Bertrand Cuiller : énergie, précision, accentuation,... Les 4 clavecinistes rendent le plus bel hommage au sens des combinaisons génial d'un Bach qui pense la musique comme un bâtisseur de cathédrales.

Outre la vélocité acrobatique des musiciens, c'est la balance sonore même qu'impose le son naturel du clavecin : l'auditeur réajuste son écoute pour capter la ciselure intime des claviers, comme leur délicat équilibre entre eux, et avec les autres instruments.

D' ailleurs le continuo complémentaire est réduit à l'essentiel (2 violons, 1 alto, 1 violoncelle et 1 contrebasse) mais un essentiel qui suffit largement pour chanter et porter... dont l'excellente premier violon **Martyna Pastuszka**, au geste lui aussi millimétré, capable de phrasés ténus, admirablement en phase avec chaque nuance requise par Bach. Sans instruments autres que les cordes souveraines, frottées et pincées, le programme démontre l'éloquence argumentation du Jean Sébastien, jamais en faillite d'une nuance ou d'une couleur. Le concert de ce soir est un formidable travail d'orfèvre, de ciselure, réalisé avec l'entrain et la complicité des 4 formidables solistes.



Photo :

les 4 clavecinistes du concert « Bach dans tous ses états » ©
classiquenews

CRITIQUE, concert. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé
(Centre Joël Le Theule), le 22 août 2025. « Bach dans tous ses
états ». Concertos pour 2, 3, 4 claviers... Violaine Cochard,
Bertrand Cuiller, Olivier Fortin, Jean-Luc Ho, clavecins. Le
Caravensérail

critiques



LIRE aussi nos autres critiques du 47ème Festival de Sablé 2025 : *Aussi à l'aise dans le répertoire contemporain [récemment avec Patricia Petibon dans la dernière création d'Olivier Py / Thierry Escaich : « Tombeau pour Aliénor », (1)] que dans les fondamentaux du XVIIIème, Héloïse Gaillard et son ensemble Amarillis poursuivent un chemin indiscutable, audacieux, d'une grande séduction formelle. Au centre de cette maîtrise admirable du jeu instrumental : la connivence entre la flûtiste et hautboïste, et le violon souple, expressif d'Alice Pierrot*

CRITIQUE, concert. BRÛLON, 47ème Festival de Sablé (Eglise de Brûlon), **le 22 août 2025.** « Effervescence » : Fasch, Zelenka, Heinichen, Telemann, JS Bach. Amarillis / Héloïse Gaillard (flûte, hautbois, direction) :

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-festival-de-sable-brulon-le-22-aout-2025-effervescence-fasch-zelenka-heinichen-telemann-js-bach-amarillis-heloise-gaillard-flute-hautbois-dire/>

CRITIQUE, festival. THIRE, 14e festival « Dans les

Jardins de William Christie », le 24 août 2025. M. A. CHARPENTIER : « Les Arts florissants » et « La Descente d'Orphée aux enfers ». Lauréats de la 12e Académie du Jardin des Voix, Les Arts Florissants, William Christie (direction)

C'est dans le cadre idyllique et somptueux des jardins à la française du domaine de William Christie, à Thiré en Vendée, que s'est déroulée certainement la soirée la plus enchantée de cette [14e édition du festival « Dans les Jardins de William Christie »](#). Le Miroir d'eau, transformé en scène naturelle, a accueilli une performance lyrique d'exception : un double programme consacré à Marc-Antoine Charpentier, réunissant *Les Arts Florissants* et *La Descente d'Orphée aux enfers*, portés par les jeunes talents fraîchement issus de la 12e Académie du Jardin des Voix (dirigés par William Christie lui-même, en codirection avec le fidèle Paul Agnew).

Longtemps resté dans l'ombre du tout-puissant Jean-Baptiste

Lully, **Marc-Antoine Charpentier** a patiemment ciselé son art sous le mécénat de Marie de Lorraine, Duchesse de Guise, qui lui ouvrit les portes de son palais parisien et mit à sa disposition un ensemble de musiciens d'élite. C'est dans ce contexte intime et privilégié qu'il composa une série d'œuvres allégoriques et pastorales, dont *Les Arts Florissants* (1685) et *La Descente d'Orphée aux enfers* (1686-1687), deux bijoux qui illustrent parfaitement son génie mélodique, sa profonde expressivité et son invention harmonique. *Les Arts Florissants* est une idylle en cinq scènes qui met en allégorie un dialogue entre les Arts (Peinture, Architecture, Musique, Poésie) et les forces de la vie (Paix, Guerre). C'est une ode à la création artistique et à la paix, composée pour célébrer le lignage de la Duchesse et la gloire du Roi Soleil. *La Descente d'Orphée aux enfers* est, quant à lui, un opéra de chambre en deux actes, inspiré du dixième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, raconte le mythe universel de l'amour qui défie la mort. Il relate le mariage et la perte d'Eurydice, la descente courageuse d'Orphée aux Enfers pour la sauver, et son ultime échec tragique. La partition originale prévoyait un troisième acte, aujourd'hui perdu..

Sous la direction toujours aussi passionnée de son fondateur **William Christie** (dirigeant depuis son clavecin), l'ensemble **Les Arts Florissants** – qui tient son nom de l'œuvre même interprétée ce soir (qui – elle – ne porte pas de “t” !) – a une fois de plus fait la démonstration de sa maîtrise absolue du répertoire baroque français. La formation, alliant membres confirmés et jeunes lauréats, a fait preuve d'une cohésion et d'une sensibilité musicale remarquables, restituant avec rigueur historique et une élégance raffinée toute la subtilité des compositions de Charpentier.



Le cœur battant de cette production fut sans conteste la participation des **dix Lauréats de la 12e édition du Jardin des Voix**, l'académie internationale de jeunes chanteurs de l'ensemble. William Christie et Paul Agnew ont une fois de fait démontré leur flair infailible pour dénicher et révéler les énormes talents de demain. A commencer la jeune **Camille Chopin**, [déjà remarquée très favorablement cet été au Nouveau Festival de Radio-France & Montpellier Occitanie](#), qui a incarné une Eurydice d'une pureté vocale et émotionnelle saisissante. Son timbre clair, souple et précis, a parfaitement rendu la jeunesse, l'innocence puis la tristesse résignée de l'épouse tragique. Sa présence scénique, à la fois délicate et intense, a touché droit au cœur. Face à elle, le haute-contre new-yorkais **Richard Pittsinger** (contre **Bastien Rimondi** en première distribution la veille...), déjà salué par le *New York Times* pour son « *chant victorieux et son allure juvénile* », a littéralement habité le rôle-titre d'Orphée. Son haute-contre possède une agilité et une clarté remarquables

dans l'aigu, mais aussi une puissance et une expressivité qui ont porté toute la dimension héroïque et dramatique du personnage. Son interprétation de l'air de supplication devant Pluton fut un moment d'intense magie musicale.

Mais il serait injuste de ne pas saluer l'excellence homogène de toute l'équipe, et il nous faudra citer **Josipa Bilić** et **Tanaquil Ollivier** (dessus), d'une grande finesse vocale, Bastien Rimondi et **Attila Varga-Tóth** (haute-contre et taille), aux timbres chaleureux et à la présence solide, **Olivier Bergeron** (basse-taille) et **Kevin Arboleda Oquendo** (basse), impressionnants de puissance et d'autorité, notamment dans les rôles d'Apollon et Pluton. Précisons enfin qu'un incident a malheureusement privé la contralto **Sydney Frodsham** d'interpréter ses rôles solistes (Aréthuse dans *Orphée*, L'Architecture dans *Les Arts*), et que dans un bel esprit de troupe, **Sarah Fleiss** et Tanaquil Ollivier ont exceptionnellement repris ces parties avec un professionnalisme admirable, les intégrant parfaitement à leurs propres rôles.

La mise en espace conçue par **Marie Lambert-Le Bihan** et **Stéphane Facco** était d'une intelligence et d'une sobriété parfaites. Conscients que le véritable décor était le jardin lui-même à la nuit tombante, ils ont opté pour une semi-scénarisation qui privilégiait l'essence de la musique et du drame, avec notamment une intelligente utilisation de grosses cordes rouges claquées contre le sol par le chœur pour symboliser le fracas des enfers. La disposition circulaire du public autour du Miroir d'eau créait une intimité extraordinaire, brisant le quatrième mur et nous immergeant complètement dans l'action. Les chorégraphies de **Martin Chaix**, interprétées par un quatuor de danseurs (**Noémie Larcheveque**, **Claire Graham**, **Andrea Scarfi**, **Tom Godefroid**), ont ajouté une dimension onirique et allégorique supplémentaire. Leurs mouvements, tantôt fluides et gracieux, tantôt saccadés et tourmentés (dans les scènes des Enfers), ont magnifiquement

illustré les contrastes entre le monde pastoral et le monde souterrain.

William Christie, en grand pédagogue et passeur, ne se contente pas de perpétuer un patrimoine : il le revitalise et le transmet avec une fraîcheur et une jeunesse renouvelées. Le Jardin des Voix s'affirme plus que jamais comme un incubateur de génies, et cette production en est la plus éclatante démonstration. On est sorti de ces jardins mirifiques, sous le ciel étoilé de Vendée, avec la certitude d'avoir assisté à un moment magique et précieux de l'art lyrique, où le passé et l'avenir dialoguaient en parfaite harmonie : un moment d'opéra absolu dans son écrin le plus naturel !

CRITIQUE, festival. THIRE, 14e festival « Dans les Jardins de William Christie », le 24 août 2025. M. A. CHARPENTIER : « Les Arts florissants » et « La Descente d'Orphée aux enfers ».

Lauréats de la 12e Académie du Jardin des Voix, Les Arts Florissants, William Christie (direction). Crédit photo © J. Gazeau

[Pour plus de détails sur le programme complet et les billets en cliquant ici !](#)

**CRITIQUE, concert. BRÛLON,
47ème Festival de Sablé
(Eglise de Brûlon), le 22
août 2025. « Effervescence »
: Fasch, Zelenka, Heinichen,
Telemann, JS Bach. Amarillis
/ Héloïse Gaillard (flûte,
hautbois, direction)**

Aussi à l'aise dans le répertoire
contemporain [récemment avec Patricia
Petibon dans la dernière création
d'Olivier Py / Thierry Escaich :
« Tombeau pour Aliénor », (1)] que dans
les fondamentaux du XVIIIème, Héloïse
Gaillard et son ensemble Amarillis
poursuivent un chemin indiscutable,
audacieux, d'une grande séduction
formelle. Au centre de cette maîtrise
admirable du jeu instrumental : la
connivence entre la flûtiste et
hautboïste, et le violon souple,
expressif d'Alice Pierrot.

Leur expérience partagée de longue date explique une entente qui produit ses merveilles : le jeu instrumental qui sonne naturel, semble improvisé, juste dans les respirations, subtil dans chaque accent et nuance (leur 2 Bach respirent autant qu'ils chantent, en particulier e seconde partie de programme, dans la 2ème sonate BWV1028, pour violon et flûte).

Même entente superlative des ensembles où les rejoignent aussi fervents et individualisés, le 2ème hautbois aussi loquace de **Xavier Miquel**, et le basson pétillant, agile de **Laurent Le Chenadec**.

**Sublime effervescence instrumentale,
de Leipzig à Dresde...**

Le jeu subtil et concertant d'Amarillis



Am

arillis au Festival Baroque de Sablé 2025 © Festival de Sablé 2025

Pour mettre en scène et en musique ce brillant aréopage, **Héloïse Gaillard** a sélectionné une collection de pièces concertantes qui expriment la vitalité effervescente (cf le titre du programme) de la création musicale **entre Leipzig et Dresde**, deux pôles d'intense et ardente activité qui a attiré nombre d'éminents compositeurs, en particulier à Dresde où l'excellence de l'orchestre local comprenant des solistes de premier plan, a favorisé les créateurs eux-mêmes dans l'écriture de pièces virtuoses voire parfois d'une indiscutable profondeur. Outre la célébration d'une virtuosité en partage, le choix des pièces souligne aussi les amitiés voire les filiations entre musiciens qui se connaissaient voire se fréquentaient.

Le concert débute avec **Fasch**, (né en 1688 et le plus jeune des 5 compositeurs), qui fut Cantor à St Thomas de Leipzig,

rencontra Heinichen à Dresde (ils furent même proches). L'écriture est aimable et courtoise, exposant au-dessus du continuo [clavecin et violoncelle], le trio vedette : flûte à bec, hautbois, violon. Le ton est donné : place à la haute virtuosité concertante, à ce chambrisme éloquent, parfois rien que brillant. Opportunément le 3ème mouvement (« Grave ») met en lumière la caractérisation expressive, millimétrée et subtile, qui porte violoncelle et basson dans des accents superbement sculptés, affirmatifs et nobles.

Dans **la Sonate BWV 1023 de JS Bach**, le violon d'**Alice Piérot** se déploie en liberté dans l'Adagio ma non tanto, le geste est libre, d'une invention infinie ; superbe dans la nostalgie de l'Allemande ; tout aussi évocateur et dansant dans la Gigue finale. D'autant que la réverbération de l'église s'avère idéale détaillant timbres et accents jusque dans l'aspiration céleste finale.

Suivent deux pièces parmi les plus impressionnantes : d'abord, la Sonate en si bémol majeur de **Jan Dismas Zelenka** (né en Bohême en 1679, le plus ancien de tous), contrebassiste et collègue de Heinichen à Dresde. Les interprètes jouent des 6 Sonates, la 3è pour hautbois, violon et surtout basson concertant, à l'impérieuse activité continue.

Les 2 lignes aiguës, hautbois et violon dialoguent à l'infini, bondissants, aériens, avant que dans le premier allegro, la virtuosité du basson dépasse toute attente, lui-même en dialogue le plus vif avec le hautbois puis le violon. Comme virtuose de Dresde, Zelenka développe sans limite un pastoralisme surexpressif qui devient dans le dernier Allegro, course échevelée des 3 instruments, galop trépidant, bondissant, en somme comme le précise Héloïse Gaillard après la performance, un véritable « concerto pour basson ».

Si la technique est ici particulièrement sollicitée, le « Largo », ample et large, sait déployer une nostalgie souveraine, portée surtout par le chant savoureux du hautbois,

aux lignes mordantes et souples (**Héloïse Gaillard**).

De la non moins redoutable **Sonate pour 2 hautbois et basson de Heinichen** (né en 1683), Amarillis joue la périlleuse Sonate en si bémol majeur pour 2 hautbois et basson. Surnommé le Rameau allemand, Heinichen exige des 3 instruments à hanche, une virtuosité égale, autant en rapidité qu'en souplesse et nuances. S'y affirment timbre et couleur des hautbois baroques ; en particulièrement ce timbre plus velouté et rond (le diapason est à 415, plus bas que le hautbois moderne) ; une rondeur précise et tendre d'autant plus marquante qu'elle est très exposée par l'écriture du compositeur saxon mort à Dresde en 1729.

En conclusion, s'affirme le style flamboyant de **Telemann**, génie européen, plus célébré que Bach à l'époque (!). Le « Maître de Hambourg » a connu tous les compositeurs du programme, étant même le parrain de l'un des fils de JS Bach. Telemann quitte d'ailleurs le poste de directeur de la musique à Leipzig pour Hambourg, permettant ainsi à Bach de prendre sa suite. Son **Concerto pour flûte à bec, hautbois, violon TWV 43:a3** est une fête qui réunit tous les interprètes, dans un festival instrumental libéré, dramatique, délivrant une impérieuse urgence (Allegro 1) que nourrit continument le basson suractif. Le « Vivace » final stimule chacun dans une surenchère expressive, chacun ayant son solo (violon, flûte, hautbois), le tout porté par une énergie affûtée, croissante qui soigne la finesse du son collectif. Telemann y retrouve l'irrésistible motricité des Brandebourgeois de son égal, JS Bach. Et c'est d'ailleurs en bis, qu'Amarillis joue l'un des Brandebourgeois justement, (dans une transcription pour l'effectif), comme pour prolonger la magie des timbres agiles et fusionnés, qui a porté ce remarquable concert, de sa première à sa dernière effervescence.

CRITIQUE, concert. FESTIVAL DE SABLÉ 2025. Brûlon, église Saint-Pierre et Saint-Paul, le 22 août 2025. « Effervescence, de Leipzig à Dresde » : Fasch, Zelenka, Heinichen, Telemann, JS Bach. Amarillis / Héloïse Gaillard (flûte, hautbois, direction)

(1) création de « Tombeau pour Aliénor » / Olivier Py, Thierry Escaich : Patricia Petibon, Amarillis, Héloïse Gaillard (direction), Fontevraud le 14 avril 2023 – lire notre critique complète :

<https://www.classiquenews.com/critique-concert-fontevraud-le-14-avril-2023-destins-de-reine-creation-de-tombeau-pour-alienor-thierry-escaich-olivier-py-patricia-petibon-heloise-gaillard-amarillis/>

Soirée mémorable à Fontevraud. Pour lancer la 1ère édition de leur prometteuse Académie (Les Chants d'Ulysse, entre le Dôme de Saumur et l'Abbaye royal de Fontevraud pour les conférences et cette création), Patricia Petibon et Héloïse Gaillard présentent un programme inédit « Destins de Reine » dont la pièce maîtresse est en liaison avec l'histoire du lieu, la création de « Tombeau pour Aliénor », hommage à Aliénor d'Aquitaine...

[CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de « Tombeau pour Aliénor » \(Thierry Escaich / Olivier Py\). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard \(Amarillis\)](#)

CRITIQUE, concert. SABLÉ-SUR-SARTHE, 47ème Festival de Sablé (Centre Joël Letheule), le 21 août 2025. VIVALDI : Stabat Mater, In furore... Carlo Vistoli (contre-ténor), Les Accents, Thibault Noally [direction]

Le concert récital de ce soir montre à quel point ce que l'on se refusait à reconnaître avant les baroqueux il y a 50 ans, s'impose comme une évidence, grâce entre autres à une maîtrise instrumentale désormais acquise : Vivaldi s'affirme

sans réserve face à JS Bach, d'autant que ce dernier n'a cessé de souligner son admiration pour le Vénitien, réutilisant sans hésiter et en hommage, les mélodies de son prédécesseur. Collant parfaitement au thème générique du Festival 2025 (Bach, « *que ma joie demeure* »), le programme mêle Vivaldi et Bach, éclairant l'énergie et l'irrésistible puissance poétique qui circulent de l'un à l'autre...

On applaudit donc au choix de **Thibault Noally** et des instrumentistes de ses pétillants et nerveux **Accents**, collectif dont la belle énergie ne manque ni de muscles ni de rebonds pour énergiser autant Vivaldi que Bach, passant de l'un à l'autre, ce soir avec la vitalité requise, sachant surtout chez Vivaldi, éclairer la sensibilité atmosphérique, la richesse suggestive du Vivaldi, génie des paysages et des évocations pastorales [n'est pas l'auteur des Quatre Saisons sans raison].

Prouesse d'autant plus méritante que sur le plateau se déploie la seule éloquence des cordes [ni vents ni bois pour étendre la palettes des nuances instrumentales].Telle approche fouillée et scintillante s'épanouit en totale fusion poétique avec la voix du contre-ténor **Carlo Vistoli** (1), en particulier dans le temps fort du récital, le sublime air » **Sovvente il Sole** » , hier défendu par Cecilia Bartoli ou Natalie Stutzmann. Ce soir l'accord violon solo [Thibault Noally] et chant se révèle suspendu extatique d'une justesse confondante où les deux timbres se répondent et s'enlacent dans la subtilité et la profondeur, exprimant un texte lui aussi très

juste, aux nuances évocatrices emblématiques de l'imaginaire vivaldien.

Auparavant, le chanteur débute le récital avec un sommet de déploration, aussi intense et structurellement fouillé que Pergolesi sur le même sujet : le ***Stabat Mater***.

Les Accents en expriment la force tragique et compassionnelle dès son début ; ils éclairent la progression dramatique d'une œuvre sacrée conçue comme une cantate opératique avec sa séquence plus méditative sur le thème de Marie, abandonnée au vertige d'une douleur ineffable, infinie, au chevet de son Fils martyrisé [*Eja Mater, fond amoris*].

Le redoutable motet » ***In furore*** » montre à quel point Vivaldi sait être aussi fulgurant et acrobatique que le meilleur Haendel : Carlo Vistoli assume toutes les vocalises, dans l'intensité et l'agilité attendues, en exprimant la puissance et la miséricorde d'un Dieu qui sait rugir et... pardonner.

De surcroît, le soliste confirme son attention au texte, ses enjeux émotionnels, grâce à des récitatifs dont il soigne le relief comme les changements de caractères. Il souffle dans la salle du Centre Joël Letheule à Sablé un air vigoureusement lyrique et dramatique : les amateurs d'opéras, de vocalises tempétueuses comme attentifs aux inflexions recueillies et graves, sont comblés autant par la sureté vocale du soliste que l'impérieuse énergie de l'orchestre. Somptueuse soirée.



CRITIQUE, concert. FESTIVAL DE SABLÉ. SABLÉ SUR SARTHE, le 21 août 2025 : Centre Joël Letheule. Vivaldi : Stabat Mater, in furore..., airs de L'Olimpiade, Andromeda liberata... Carlo Vistoli, contre-ténor. Les Accents, Thibault Noally [direction] – Photos : © Camille Boucher / Festival de Sablé 2025

(1) Carlo Vistoli fait paraître chez l'éditeur Naïve une nouveauté enthousiasmante, « La gloria e Imeneo », sérénade méconnue de VIVALDI (avec Teresa Iervolino, Abchordis ensemble, sous la direction d'Andrea Buccarella – 1 cd Naïve / Vivaldi Edition, vol. 73 – parution : septembre 2025).

**TANNAY (Suisse). 16e
Variations Musicales de
Tannay (Tente du château), le
22 août 2025. SCHUMANN /
DEBUSSY / FRANCK. Martha
ARGERICH (piano), Tedi
PAPAVRAMI (violon)**

Niché dans l'écrin de verdure du parc du Château de Tannay (au bord du Léman, à une dizaine de km de Genève), *Les Variations Musicales de Tannay* sont souvent décrites comme le « *petit Glyndebourne suisse* ». Depuis sa création en 2010 par Serge Schmidt, cet événement a su conquérir le cœur des mélomanes en alliant l'excellence artistique à une atmosphère conviviale et chaleureuse, loin du faste parfois guindé des salles de concert traditionnelles. Les concerts se déroulent sous une grande tente dressée dans le parc, au pied du château, capable d'accueillir environ 500 personnes, offrant une proximité rare avec les plus grands artistes internationaux comme les talents de demain. Le cadre est tout simplement idyllique : à deux pas du Lac Léman,

dont les eaux scintillantes s'offrent au regard depuis les jardins du château où de nombreuses tables sont dressées pour permettre au public de savourer un verre ou un repas en toute quiétude avant ou après le concert, ou tout simplement durant l'entracte...

Cette 16e édition marque un tournant important dans l'histoire du festival, puisque Serge Schmidt, son fondateur, a passé le flambeau (pour la dimension artistique) au célèbre violoniste Albanaïs **Tedi Papavrami**, virtuose au parcours atypique et respecté dans le monde entier pour son intégrité artistique et son indépendance, tandis que la Présidence de festival a été confiée à **Claus Hässig**, ancien secrétaire général du Grand-Théâtre de Genève, apportant avec lui sa riche expérience du monde lyrique et culturel. Cette passation fait souffler un vent de renouveau excitant sur l'événement, promettant de futures programmations audacieuses autant qu'exigeantes.

Et en ce **vendredi 22 août 2025**, *opening night* de la manifestation lémanique (qui se poursuit jusqu'au 31 août), l'effervescence était palpable dans le **Parc du Château de Tannay** puisque la pianiste argentine **Martha Argerich** (84 ans !), véritable légende vivante du piano mondial (qui a récemment annulé tous ses autres engagements pour des raisons de santé...), a tenu à honorer de sa présence le festival de son ami de longue date, **Tedi Papavrami**. Cet acte, fruit d'une profonde amitié née il y a longtemps à Genève, était également un cadeau immense offert par la « Lionne » à son fidèle public... car non seulement elle était physiquement là, mais plus déterminée et inspirante que jamais !...

Le programme était un chef-d'œuvre de romantisme et d'impressionnisme, avec pour la débiter, une exécution de *Sonate pour violon et piano n°1* en la mineur, Op. 105 de **Robert Schumann**. D'emblée, le ton était donné : le duo a

plongé le public dans le cœur tourmenté et passionné de Schumann. L'alchimie entre les deux artistes était palpable ; Papavrami à la sonorité à la fois puissante et délicate, répondait avec une sensibilité rare aux phrases pianistiques profondes et complexes d'Argerich. Dans la *Sonate pour violon et piano* de **Claude Debussy** qui suivait, juste après l'ardeur schumanienne, les deux compères ont transporté l'auditoire dans l'univers vapoureux et suggestif du *maestro* impressionniste. Ici, la magie opérait dans les silences, les nuances infinies et les couleurs changeantes. La performance était d'une subtilité et d'une intelligence musicale étourdissantes.



Après ces deux premières œuvres magistrales – et un long entracte bienvenu qui a permis à la star octogénaire de se reposer, et au public (500 personnes en poussant les murs !...), de profiter du cadre enchanteur pour se restaurer et discuter

de cette première mi-temps déjà historique, le regard perdu sur les reflets du lac Léman -, les artistes sont revenus pour la partie finale, qui a mis en exergue la monumentale *Sonate en la majeur* de **César Franck**. Œuvre cyclique et ardente, elle fut portée par le duo avec une intensité et une ferveur religieuse qui ont soulevé l'auditoire. De fait, le dialogue entre le piano et le violon était une conversation d'âmes, construisant une tension émotionnelle jusqu'à son apothéose !...

À l'issue de deux *bis* offerts à un public en délire (dont la très belle pièce « Nana » extraite des *7 Canciones populares espanoles* de Manuel de Falla), **Tedi Papavrami** a pris la parole à son tour. Avec une grande émotion, il a chaleureusement remercié sa complice **Martha Argerich**, pour sa présence et son génie, en insistant tout particulièrement sur sa légendaire modestie. Puis, dans une belle attention, il a présenté à l'assistance **Arielle Beck**, une jeune pianiste prodige de seulement 16 ans déjà dotée de la stature d'une immense artiste, assise parmi le public, et qui se produira ce soir samedi 23 août, sur cette même scène [pour un récital très attendu](#) (convoquant Bach, Schubert, Schumann et Mendelssohn).

Plus qu'un simple concert, **ce concert d'ouverture des 16e Variations musicales de Tannay fut une célébration** : celle de l'amitié indéfectible entre deux monstres sacrés de la musique, celle d'une transmission réussie à la tête d'un festival audacieux, et celle de la musique de chambre dans ce qu'elle a de plus pur, de plus intense et de plus généreux. Sous la tente du château, face au lac, c'est un peu de l'âme de la musique qui s'est donnée en partage, promettant dix jours de festivités exceptionnelles... alors à vos agendas ([plus d'informations sur le site du festival](#)) !

TANNAY (Suisse). 16e Variations musicales de Tannay (Tente du château), le 22 août 2025. SCHUMANN / DEBUSSY / FRANCK. Martha Argerich (piano), Tedi PAPAVERAMI (violon). Crédit photographique © Fabrice Nassisi

Lire ci-après [notre présentation des 16e Variations Musicales de Tannay_](#)

CRITIQUE, festival. 59e Festival de LA CHAISE-DIEU (Abbatiale Saint-Robert), le 21 août 2025. MONTEVERDI : L'Orfeo. J. Sancho, J. Mey, I. Druet, L. De Donato, M. Angioloni... Les Epopées, Stéphane Fuget (direction)

Le 59e Festival de La Chaise-Dieu a poursuivi sa brillante programmation avec une représentation époustouflante de *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi,

chef-d'œuvre fondateur de l'opéra occidental.
Après le concert d'ouverture à la Cathédrale du Puy-en-Velay la veille (en compagnie de « La Tempête »), cette seconde soirée a confirmé l'exceptionnelle alchimie entre le lieu, les artistes et l'œuvre. L'Abbatiale Saint-Robert de La Chaise-Dieu (berceau du festival), avec ses voûtes gothiques et ses stalles sculptées, a offert un cadre sublime à cette immersion dans la mythologie orphique, rehaussée par d'époustouflantes projections vidéos couvrant tout le chœur de l'édifice religieux.

Pour leur première venue au festival auvergnat, **Stéphane Fuget** et son ensemble **Les Épopées** ont opté pour une approche résolument épurée, loin des effets baroques parfois dissonants qui caractérisent certaines de leurs autres exécutions musicales. Ici, la simplicité et la pureté étaient érigées en principes directeurs, permettant à la partition de Monteverdi de rayonner dans toute sa fraîcheur originelle. Les musiciens – placés devant les stalles où était réunie l'essentiel d'une audience néanmoins disséminée dans chaque recoin de l'édifice –, ont restitué avec une précision savoureuse les sonorités du XVII^e siècle, mettant en valeur le travail sur la déclamation et l'ornementation subtile qui fait la signature des Épopées.



La soirée valait aussi par une distribution Éblouissante, portée d'abord par l'Orphée de **Juan Sancho** et l'Eurydice de **Juliette Mey**. Le ténor espagnol a incarné un Orphée d'une humanité bouleversante. Sa voix, à la fois puissante et délicate, a magistralement porté les affres de la perte et de l'espoir. Son « *Possente spirto* » fut un moment de grâce absolue, où la technicité vocale s'est effacée devant l'émotion brut. Toujours aussi émouvante, la jeune Juliette Mey a offert une interprétation subtile et poignante de la bien-aimée disparue. Son timbre magnifique (plus proche cependant du soprano « corsé » que du mezzo clair) et sa présence scénique ont ajouté une dimension tragique inoubliable. De son côté, **Claire Lefilliâtre** (Proserpina & Ninfa) a une fois de plus démontré son art consommé de la déclamation baroque. En Nymphe, elle était radieuse et

pastorale ; en Proserpina, persuasive et touchante, usant de toute la palette de son expressivité pour attendrir Pluton. **Isabelle Druet** (La Messagiera & Speranza) a impressionné par son autorité vocale et son engagement dramatique. Sa Messagiera, annonçant la mort d'Eurydice, fut un véritable coup de théâtre, portée par une gravité et une compassion qui ont glacé l'assistance. En Speranza, elle offrait une lueur d'espoir d'une noblesse solennelle.



La basse italienne **Luigi De Donato** (Plutone, Caronte, Pastor & Spirito) – dont [nous venons de chroniquer le dernier CD dans ces colonnes](#) fut tout simplement colossal. Son Caronte, aux graves menaçants et au phrasé granitique, était terrifiant d'autorité. En Pluton, il incarnait une puissance souterraine et inflexible, dominant l'espace de sa stature vocale imposante. Une performance magistrale dans des rôles clefs. Son jeune et

talentueux compatriote **Marco Angioloni** (Apollo, Pastor & Spirito) a incarné différents rôles avec ses (habituels) remarquables agilité et énergie scénique, et a impressionné par sa versatilité, notamment dans les passages infernaux. Le ténor a brillé dans tous ses emplois, notamment avec son Apollon final, rayonnant et paternel, qui apportait la résolution nécessaire et une sérénité vocale apaisante après les tourments des Enfers. Le jeune et prometteur contre-ténor **Paul Figuiet** (Pastor) a charmé l'auditoire par la douceur angélique et la précision cristalline de son timbre, apportant une couleur vocale raffinée et une touchante sincérité à ses interventions de pasteur. **Vlad Crosman** (Pastor, Spirito & Eco) a fait preuve d'une grande versatilité, passant avec aisance du Berger au Spirito infernal. Son incarnation d'Écho, ingénieuse et bien menée, a apporté une touche de magie et de mystère poétique au drame. Enfin, le jeune **Samuel Guibal**, avec

sa voix de basse solidement ancrée dans les graves, a apporté une assise fondamentale aux ensembles, renforçant la texture polyphonique et la dimension tant pastorale que dramatique de l'œuvre avec une présence constante et remarquable.

Last but not least, le metteur en scène niçois **Benoît Bénichou** a conçu une mise en scène intelligente et respectueuse du lieu sacré. Les déplacements, sobres mais évocateurs, ont épousé la spatialité de l'Abbatiale, utilisant tout l'espace autour du noyau des musiciens pour créer des effets de profondeur symboliques. Mais le clou du spectacle a été les spectaculaires et mirifiques projections visuelles qui ont recouvert, la soirée durant, tout le chœur de l'abbatiale, où des reproductions de Jérôme Bosch (comme *Le Jardin des délices* et *Les Visions de l'au-delà*) ont accompagné la descente aux Enfers d'Orphée. Ces images, à la fois grotesques et sublimes, ont dialogué avec la musique pour plonger le public dans un songe mystique, avec une force d'évocation sans pareille.

Après cette performance envoûtante, le public déjà ébloui a été invité à braver les 10 petits degrés extérieurs pour assister au traditionnel feu d'artifice. Cette explosion de couleurs dans le ciel nocturne de la Haute-Loire a offert une conclusion féerique à une soirée déjà magique, rappelant que le festival de La Chaise-Dieu est aussi une célébration de la communauté et de la beauté sous toutes ses formes !

CRITIQUE, festival. LA CHAISE-DIEU, 59e Festival de La Chaise-Dieu (Abbatiale Saint-Robert), le 21 août 2025. MONTEVERDI : L'Orfeo. J. Sancho, J. Mey, I. Druet, L. De Donato, M. Angioloni... Les Epopées, Stéphane Fuget (direction). Crédit

CRITIQUE, festival. 59e Festival de LA CHAISE-DIEU (Cathédrale du Puy), le 20 août 2025 : « Vêpres Nocturnes ». Compagnie « La tempête », Simon-Pierre Bestion (direction)

Fondé en 1966 par le légendaire pianiste hongrois György Cziffra, le Festival de La Chaise-Dieu est depuis près de six décennies un phare culturel international, niché au cœur de l'Auvergne. Chaque année, de la mi à la fin août, ce festival transforme le patrimoine architectural exceptionnel de la région – églises, abbayes et villages médiévaux – en écrin pour des performances musicales d'exception. Son ADN unique allie musique symphonique, répertoire sacré et virtuosité pianistique, dans une programmation délibérément généraliste qui embrasse toutes les époques, de Monteverdi à Philip Glass. Cette 59e

édition (du 20 au 30 août 2025) marque un tournant sous l'égide de son nouveau directeur, Boris Blanco, jeune violoniste et visionnaire de 30 ans, qui incarne une relève audacieuse. Dans [notre interview exclusive parue en juillet dernier](#), Boris Blanco soulignait sa volonté de rendre ce festival « *populaire au sens noble* », en célébrant la beauté sans compromis tout en demeurant accessible... une ambition pleinement réalisée dès cette ouverture !

Pour cette édition, il ose un pari magistral : inviter pour la première fois la **Compagnie La Tempête** et son génial fondateur **Simon-Pierre Bestion**, dont le spectacle « *Vêpres Nocturnes* » a déjà ébloui l'Europe entière ([nous en avons déjà rendu compte il y a deux ans au Festival Pulsations! à Bordeaux](#)). Au programme : les *Vêpres op. 37* de **Sergueï Rachmaninov** (ou *Vigiles nocturnes*), chef-d'œuvre monumental du chant choral orthodoxe, entrelacé d'*Hymnes byzantins* ancestraux. Simon-Pierre Bestion, en alchimiste visionnaire, fusionne ces répertoires *a priori* distants pour créer un voyage onirique à travers le temps et l'espace. Les voix *a cappella* de l'ensemble – 32 chanteurs d'une homogénéité parfaite ! – s'emparent de partitions où la spiritualité devient palpable à chaque mesure et durant plus d'une heure durant. Composées en 1915, ces *Vêpres* mêlent modes *znamenny*, grecs et kiéviens, oscillant entre austérité et volupté harmonique. Le contre-si bémol grave des basses (une prouesse légendaire) ont fait vibrer les pierres séculaires de la cathédrale, tandis que de nombreux *Hymnes byzantins*, délivrés par le chanteur roumain **Adrian Sirbu** (et repris parfois par le chœur tout entier), chanter aux vocalises hypnotiques, incarnant ces monodies ancestrales qui scandent le temps tout en l'étirant vers l'infini.



L'innovation radicale – même si elle est maintenant la marque de fabrique de **La Tempête** – réside dans la spatialisation du son et de la lumière – un procédé repris depuis par nombre d'autres formations, [tel que le Tenebrae Choir entendu la veille à Souillac](#) (dans le cadre du festival de Rocamadour, pour un autre moment d'absolue beauté...). Le "spectacle" repose pour beaucoup sur des déambulations sacrées : les chanteurs, répartis dans la nef, les bas-côtés et même les tribunes, créent un effet de stéréophonie naturelle. Les processions – lentes, hiératiques – jalonnent l'espace, faisant du public un participant actif dans ce rituel. Côté visuel, des miroirs lumineux – stratégiquement disposés – amplifient la solennité des voix et des gestes. Les jeux d'ombres et de reflets évoquent une cérémonie byzantine revisitée par l'art contemporain, où le sacré devient tangible.

La Tempête excelle dans une homogénéité vocale rare – sopranos lumineuses, basses sépulcrales – tout en laissant éclore des solistes exceptionnels : **Mathilde Gatouillat** (alto) et **Édouard**

Monjanel (ténor) irradie dans les sections solo. L'ensemble, bien que non spécialiste des traditions orthodoxes, s'approprie ce répertoire avec une authenticité bouleversante, notamment dans les transitions insensibles entre Rachmaninov et les hymnes byzantins, te le « *Nunc Dimittis* » en mode kiévien enchaîné sur un « *Kyrie eleison* » lancinant.

En invitant *La Tempête* en ouverture, **Boris Blanco** affirme son ambition : conjuguer exigence et accessibilité, patrimoine et innovation. **Simon-Pierre Bestion**, quant à lui, confirme son statut de génie visionnaire, capable de transcender les codes du concert traditionnel pour créer une expérience totale, où musique, architecture et lumière ne font qu'un. Comme nous l'avons écrit il y a deux ans, cette performance « *réinvente le rituel du concert pour le rendre familier et intime* », tout en étant avant tout... une célébration collective de la beauté !



CRITIQUE, festival. LE PUY, 59e Festival de La Chaise-Dieu (Cathédrale du Puy), le 20 août 2025. « Vêpres Nocturnes ».

**Compagnie « La tempête », Simon-Pierre Bestion (direction).
Crédit photographique © Vincent Jolfre**